

Du modèle de la perfection au modèle de l'intégration*

Si nous voulons définir l'objectif de la formation, nous trouverons un éclaircissement dans la confrontation avec le passé, et avec ce qui fut, en son temps, considéré sans aucune hésitation comme l'*obiectivus ad quem* d'un programme de formation pour la vie consacrée tout comme pour la vie sacerdotale en général : la perfection.

Ce modèle est parvenu jusqu'à nous, la preuve en est que la vie consacrée – en particulier – est encore appelée « vie de perfection » et les congrégations religieuses sont considérées comme « Instituts de perfection », même après les remises en question substantielles du concept et de sa logique. En effet, on peut voir les modèles qui se sont succédé au cours de l'évolution de ces dernières décennies, de façon plus ou moins informelle, et qui ont lentement modifié une certaine idée de la perfection comme but du projet de formation : le modèle de l'observance commune, de l'auto-réalisation, de l'acceptation, et plus récemment, celui de l'intégration.

1. Modèle de la perfection

Le modèle opératoire du saint parfait et d'une formation qui tend à la perfection est celui que nous pourrions définir comme celui de la « canalisation », en prenant l'image de la flèche qui tend vers un point précis : la perfection, précisément, en excluant tout le reste.

Prétention (irréaliste) et risque (réel)

La stratégie de la canalisation prévoit que les énergies instinctives de l'homme, ambiguës comme elles sont, soient assumées seulement dans la mesure où elles se subordonnent à un projet élaboré par la raison. Par conséquent, il y a un risque, même s'il n'est pas

* Nous remercions la Rédaction de *Vita Nostra* de nous avoir autorisés à publier en français cette conférence parue dans le premier numéro du tome 38 (2009), p. 30-43. La traduction a été assurée par mère Marie-Pascale DRAN, ocsa. [NdR]

fatal, que certaines dimensions qui ne rentrent pas immédiatement dans les schémas de ce que nous appelons (ou de ce que les gens appellent) perfection, soient réprimées, niées et annulées, au moins dans l'intention. Mais prétendre que l'énergie des pulsions soit immédiatement conforme aux valeurs rend plus difficile son élimination, semble irréaliste et finit, à la fin, par appauvrir la vie psychique de l'aspirant à la sainteté. Même si, de fait, les forces niées ne disparaissaient pas, ni ne cessaient d'exister, elles sont là toutefois comme des forces niées et non acceptées. En d'autres termes, leur énergie n'est plus une force que l'individu exploite et dont il se sert pour vivre ses idéaux, elle va même jusqu'à devenir une force brute que l'individu combat, mais qui, continuellement, veut émerger et s'imposer à sa façon, rendant dramatique la vie de la conscience, et mettant toujours plus en danger la réalisation de l'idéal de perfection lui-même. C'est ainsi que la vie se complique dangereusement, et que le modèle originel risque de se transformer en un modèle de lutte à outrance et de tension, à la longue, insupportable.

Le résultat, fréquent dans notre histoire, est que bien des aspirants tournés vers ce type de perfection, ne peuvent plus, à un certain point, résister à la tension et vont carrément jusqu'à passer à l'extrême opposé, préférant se laisser aller à une vie médiocre.

Contrôleur parfait (et épuisé)

Autre conséquence ou comportement quasi inévitable. Plus grande est la force personnelle de contrôle, plus grande sera la menace que l'*eros* et le *pathos* (symboles de l'énergie instinctive) feront peser sur la conscience et dont le sujet lui-même se rendra compte avec angoisse. Aux tentations, alors, l'individu va opposer une résistance frontale qui prétend tout éliminer, jeter le bébé avec l'eau du bain... Dans sa vie, seules les dimensions de bonté et de lumière, de pureté et de droiture ont le droit d'exister. Les dimensions d'ombre, qui appartiennent pourtant à la réalité humaine, sont continuellement mises en accusation et tenues sous contrôle. Le modèle de cet idéal de perfection chrétienne est le « contrôleur parfait » de tous ses instincts ; il poursuit, inflexible, le summum d'un idéal ; il châtie et réprime les passions qui s'opposent à la vertu, mais doit toujours avoir recours à un énorme engagement de la volonté, ce qui entraîne une dépense importante d'énergie psychique, dépense qui rend la personne « fatiguée et oppressée¹ ».

¹ Cf. L. BOFF, *Francesco d'Assisi. Una alternativa umana e cristiana*, Cittadella, Assisi 1982, p. 192.

Ce qu'il fait, son idéal de perfection avec tous les renoncements et les pénitences qu'il comporte, est plus une « obligation » qu'il s'est imposée, ou qu'il sent imposée comme un joug, qu'une exigence ou que la conséquence d'une relation d'amour. Il le veut de toute sa volonté, peu importe s'il ne l'aime pas ; ce qui compte, c'est que lui décide de se convertir, c'est-à-dire changer de comportements, et non qu'il trouve du goût à se laisser attirer par l'Esprit, ou qu'il expérimente la liberté de l'amour. Dans tout cela, il y a une énorme bonne volonté, une intention sincère, dont personne ne peut légitimement douter ; mais probablement n'y a-t-il que peu de liberté intérieure, et encore moins la faculté de se transcender (malgré la tension vers le dépassement de soi).

Sans passion et sans passions

Voyons quelques implications de cette confusion au plan de la formation. Le jeune est orienté selon un parcours qui se révèle impossible. On le pousse, en fait, à annuler une partie de son « moi », celle qui est considérée comme la moins noble ou la plus humiliante, au point de lui donner l'illusion de pouvoir réussir à l'éliminer et à l'extirper jusqu'à la racine. Le résultat est justement qu'on n'élimine rien du tout, et que tout est refoulé dans l'inconscient, d'où l'instinct nié continue – imperturbable – à perturber la vie consciente du sujet, s'infiltrant subtilement soit comme motivation profonde de gestes apparemment droits et évangéliques, soit comme la raison ultime de sensations, de réactions, d'états d'âme et de crises « inexplicables ».

Une autre conséquence très négative au niveau de la formation est que l'on transmet au jeune une idée contradictoire de soi-même ; il y aurait, en fait, dans son moi, une zone irrémédiablement négative qui doit être dominée, ou qu'il vaut mieux ignorer, un mystérieux « trou noir ». D'un côté, on favorise alors un certain sens de présomption et de suffisance (tu dois dominer et anéantir tout le négatif), de l'autre, une conception négative de soi s'insinue, qui ne tardera pas à s'exprimer en colère et en culpabilité si le sujet ne parvient pas à se vaincre et à se dominer, ou bien comme dépression et désarroi s'il est bien obligé de constater qu'il n'a rien éliminé du tout. Le résultat de cette confusion sera que le sujet n'est pas conduit à se connaître et à s'accepter ; en un mot, il manquera de liberté avec lui-même et avec les autres, sur lesquels il aura tendance, pour se défendre, à projeter ce qui lui fait problème et qu'il n'accepte pas de lui-même. En définitive, comme on l'a déjà montré, en général, la vie psychique s'appauvrit : chaque passion, bien que diabolique, contient de l'énergie, et sans énergie, l'homme ne peut rien réaliser. Il sera ou risquera d'être une personne sans passions, mais aussi sans passion.

L'avantage du modèle de la perfection est l'extrême clarté du projet proposé, des valeurs à atteindre et de la discipline à pratiquer, de la distinction entre le bien et le mal, des parcours méthodologiques et des renoncements inévitables. Et ce n'est pas rien.

De toute façon, ce modèle appartient à un certain passé, même s'il n'est pas si passé que cela ; çà et là, on peut encore reconnaître, dans des conceptions actuelles et certaines pratiques éducatives, des résidus de cette mentalité. De nos jours, dans les temps d'incertitude et de flottement où nous sommes, certains pensent que tout pourrait être résolu si l'on retournait simplement à ce modèle-là, avec la clarté qui le caractérise et la discipline qui en découle.

Mais il faut dire que, de fait, un tel modèle crée de sérieux problèmes, non seulement au niveau psychologique et de la formation, comme nous l'avons vu, mais aussi au niveau de la vie spirituelle et de l'interprétation correcte du message chrétien, prêtant le flanc au risque du perfectionnisme et du légalisme. Qui interprète la tension vers la perfection en termes trop réalistes et immédiats, en privilégiant tout de suite les comportements, risque bien de tomber dans le syndrome de l'observance formelle, de la loi pour la loi, que Jésus a contesté avec une véhémence particulière, et que saint Paul continuera à attaquer avec tout autant de passion ; la prétention, en fait, de se construire de ses propres mains dans la perfection, à la force du poignet, et de rendre vaine la croix du Christ.

Un tel modèle ne pouvait plus avoir cours à l'ère du renouveau initié par le Concile du Vatican.

2. Le modèle de « l'observance commune »

C'est l'interprétation du modèle de la perfection étendu au niveau communautaire. Il fut un temps où on a accentué cette finalité de la vie consacrée. L'observance commune et l'idéal de la perfection sont transférés de la personne individuelle à la communauté en tant que telle, mais pratiquement avec la même logique. Un idéal de perfection avec un souffle plus ample, non plus concentré et en quelque sorte imposé à l'individu, mais transféré avec une certaine force, dans le groupe. Ce qui a eu quelques conséquences assez importantes du point de vue psychologique, parce qu'il est clair que tout cela a un peu changé le contenu de la notion de perfection. Inévitablement, si l'idéal de perfection est imposé au groupe, on a moins la possibilité d'intervenir au niveau des motivations profondes. Il est déjà difficile de découvrir la motivation profonde d'un individu, alors, imaginez ce que c'est quand il faut le faire au niveau d'un groupe, puisque

chacun a ses propres motivations. La conséquence fatale de ce modèle de l'observance commune a poussé à considérer comme plus importantes les attitudes, c'est-à-dire le comportement extérieur, avec le risque et le danger du formalisme, du comportementalisme, du moralisme et d'un certain légalisme selon lequel tous agissent de la même manière et font les mêmes choses en même temps.

Il est clair que tout cela a sa valeur, je n'ai pas du tout l'intention de la minimiser, mais le risque est de faire consister pratiquement la perfection dans cet idéal « groupal » de comportement, et d'ignorer ou de donner moins d'importance à ce qui est justement l'élément stratégique d'un chemin de formation. Qu'est-ce que cet élément stratégique ? C'est que le cœur puisse changer, que le cœur soit capable de s'ouvrir à l'amour.

La chance de salut ne réside pas dans les comportements, c'est le cœur qui doit changer. C'est beau ce que saint Paul écrit dans la Lettre aux Philippiens : « Ayez en vous les sentiments mêmes du Fils ». Le document *Vita Consecrata* adopte ce passage biblique pour désigner le but de la vie consacrée. Il affirme explicitement que l'objectif de la vie consacrée est d'avoir les sentiments du Fils, et pour avoir ces sentiments, il faut un travail en profondeur, car un examen de conscience au niveau des comportements ne suffit pas. Le problème, ce ne sont pas les comportements, le problème, c'est le cœur.

Si on se contente de regarder les comportements, il n'y aura aucun processus de formation. Il s'agit de descente aux enfers, il s'agit d'aller toujours plus au fond de soi, jusqu'à découvrir ses propres monstres, ses propres fantasmes, ses propres démons. Cela implique un chemin qui va des comportements aux attitudes, c'est-à-dire des attitudes intérieures au style de vie. La conscience juge de ce qui est bien et de ce qui est mal. Puis viennent les sentiments et les motivations. Il est important non seulement de s'interroger sur ce que j'ai fait (comportements) mais comment je l'ai fait (attitudes et sentiments) et pourquoi je l'ai fait ou pour qui je l'ai fait (motivations).

Voilà un examen de conscience digne de ce nom, autrement, ce serait un examen d'inconscience. Combien de fois nos confessions se réduisent à aller raconter la liste de nos comportements, nos transgressions comportementales. Se confesser a du sens si nous mettons devant Dieu les démons qui habitent notre cœur ; alors, on sent la nécessité de crier *Kyrie eleison*, on sent le besoin de se confesser parce qu'on n'y arrive pas tout seul. On n'aura une conscience pénitentielle que si on a appris à faire cette descente aux enfers et si chaque jour, on fait son examen de conscience, non pas l'examen

d'une inconscience qui se contente de rester au niveau des comportements, et qui, après tout, ne se sent pas si pécheur que cela !

Je crois que, dans certains domaines, la psychologie pourrait être bien plus sévère que la théologie morale, parce qu'elle oblige à se regarder à l'intérieur avec vérité, à se poser tous les jours ces questions, et pas seulement en fin de journée. Le religieux intelligent est celui dont la conscience veille, celui qui se dit à tout instant : « en ce moment, avec telle personne, avec ce confrère, je ressens un sentiment qui est signe d'égoïsme, de narcissisme, d'égoïsme ». Voilà une conscience pénitentielle, voici une vérité du chemin de formation.

Le modèle de l'observance commune, évidemment, en mettant l'accent sur le groupe, ne pouvait tenir ces discours, mais soulignait surtout, inévitablement, la dimension externe de la vie du moine ou du consacré, et c'est sans aucun doute un danger très grave que ce modèle nous a laissé pour héritage. Nous avons alors les communautés d'observances, des communautés toutes jolies, toutes appliquées, où, à l'heure dite, tout le monde faisait les choses prescrites. Voilà qui est appréciable, du point de vue esthétique, mais qui donne moins de relief à tout le travail qui devrait s'accomplir aux profondeurs du cœur.

Pour moi, la perfection des comportements a certainement été une limite dont nous payons encore les conséquences. C'est une autre ambiguïté que la communauté d'observance a créée, comme une sorte de confusion, même si nous avons dit qu'il y a aussi un aspect positif dans ce modèle, mais attention à ne pas tout ramener à la discipline extérieure.

Discipline et auto-discipline

Il est clair que la discipline est importante, mais elle concourt à la croissance dans la mesure où elle devient auto-discipline, c'est-à-dire que la personne découvre une de ses limites, son ambiguïté foncière, qui peut ne pas être un péché. Ambiguïté qui est une interprétation erronée de là où se trouve le bien. C'est là où le jeune a identifié qu'il est faible, là où sa vie est encore confuse, là où il est encore dominé par ces ambiguïtés, là où il est particulièrement vulnérable ou sensible à un certain type de fantômes et de sirènes, c'est bien là qu'il faut travailler. C'est dans la discipline que le disciple veut croître dans la passion pour le Maître, alors c'est lui qui se choisit une discipline, pour être toujours plus libre de se passionner pour le Maître et de l'aimer vraiment.

Il faut une discipline, mais une auto-discipline, qui soit la conséquence d'un travail d'éducation. « Éduquer », *educere*, tirer dehors, *educere veritatem*, tirer dehors la vérité. Travailler sur soi là, justement là où j'ai découvert que j'étais particulièrement fragile.

Il faut une discipline, dans la vie commune, mais pas au sens du modèle de l'observance commune, à savoir la discipline comme une sorte de particularisme communautaire : tous agissent de la même façon et tous font les mêmes choses, mais la discipline comme auto-discipline, c'est-à-dire comme un choix dicté par le désir d'être semblable au Maître.

Sens d'identité et sens d'appartenance

Une autre ambiguïté est le non-respect de l'équilibre entre l'identité et l'appartenance, favorisant le conformisme et permettant à des personnes dont l'identité est plutôt faible, de se sentir acceptées par le groupe. Dans la mesure où quelqu'un se conforme au style du groupe, il est accepté par le groupe, il est apprécié, et peut-être ira-t-il jusqu'à être considéré comme un « modèle », parce qu'il est obéissant, très obéissant. Mais l'obéissance, c'est autre chose, ce n'est pas seulement cela. Évidemment, ceci aussi est une ambiguïté qui nuit à la compréhension de ce que, au contraire, devrait être l'authentique finalité de la vie consacrée.

Nous avons vu le modèle de la perfection et le modèle de l'observance commune. Nous pouvons identifier ces modèles dans les temps passés, mais rien ne nous dit qu'ils soient tout à fait éteints. En des temps de transition comme nous en vivons aujourd'hui, on peut facilement avoir la tentation, l'illusion de résoudre certains problèmes de manque de clarté en retournant à ces modèles qui, de fait, étaient et sont tout à fait clairs et très précis. Ils montrent clairement ce qu'on doit faire ou non, et c'est pourquoi je crois utile d'en parler parce qu'un formateur doit se rendre compte qu'il utilise un modèle. Il n'est pas bon qu'un formateur utilise un modèle sans s'en rendre compte. Il doit comprendre qu'en utilisant un modèle, cela aura des conséquences, même s'il ne l'a pas prévu et ne le perçoit pas.

3. Modèle de l'auto-réalisation

Ce modèle, tout à fait typique des années qui ont suivi Vatican II, se comprend si on le situe exactement dans le contexte historique où il est apparu, de manière plus ou moins formelle. De fait, il est d'une part, l'inévitable conséquence du modèle de la perfection ou d'une

réaction prévisible à son égard, d'autre part, il manifeste une rupture assez accentuée envers lui.

En quoi consiste ce modèle ? Dans le fait de placer l'identité personnelle avant tout dans ses propres dons et qualités (physiques, psychiques et morales). Ceci laisse supposer que l'on se croit l'artisan de soi et de ses propres capacités (c'est le type de celui qui se-fait-tout-seul) et que l'on poursuit la mise en œuvre de ses propres talents et possibilités comme objectif premier de la vie, comme condition et garantie de l'estime de soi.

Le « moi » au commencement, au centre et à la fin

Mettre l'auto-réalisation de la personne comme objectif d'un parcours de formation religieuse ou sacerdotale signifie, en réalité, transférer dans la sphère psychologique ce qui se référait et s'appliquait auparavant à la sphère spirituelle. En ce sens, et au-delà des apparences, auto-réalisation et tension auto-perfectionniste ne sont pas des termes contradictoires, en particulier à cause de l'expression « auto », symbole de repli sur soi. Le premier, l'auto-réalisation, souligne l'aspect psychique tout à fait immanent au sujet ; le second se meut dans la sphère transcendante et spirituelle, mais souvent avec la même logique et en vue du même objectif : la logique du « je-auteur-de-soi », de ses propres prestations et succès, pour parvenir à une estime et à une réalisation de soi construite de ses propres mains et comprenant des résultats visibles et plus ou moins donnés en spectacle. C'est toujours le « moi », en somme, qui est à l'origine, au centre et aussi au terme de tout.

Dans le cas de la perfection, c'est un « moi » qui se nourrit de contenu spirituel et chemine vers des objectifs nobles. Dans le cas de l'auto-réalisation, c'est un « moi » très préoccupé de ses propres dons, qualités, talents divers et de l'estime de soi ; et ce « moi » établit le primat de la réalisation de cela sur tout le reste (formation spirituelle comprise) ou tout au moins pose une telle réalisation comme condition de l'estime de soi et de la rétribution personnelle, du bonheur.

Nous changeons donc de contenu, mais le style et le dynamisme intrapsychique restent identiques, comme cela se produit souvent, de façon étrange, quand on passe d'un extrême à l'autre, en un mouvement pendulaire qui a souvent caractérisé ces temps de changements incertains et parfois étranges.

Aspects positifs

Dans la sphère de la formation sacerdotale et religieuse, ce changement de cap, plus ou moins apparent, a déterminé, quoi qu'il en

soit, des changements soudains au niveau de la conception théorique et de la praxis opérative de la pédagogie formative. Des changements qui ont aussi des aspects positifs.

Par exemple, le retour de la place centrale du sujet, face à cette conception un peu « massivo-passive » et homologante du groupe, qui permettait – selon les cas – de se fondre dans le collectif ou de se dissimuler pour éviter certains appels. Ou encore, le rapport assez équilibré entre grâce et nature, entre dons du Saint-Esprit et dons individuels, rapport qui va plus loin que le simple et désormais bien connu « la grâce bâtit sur la nature » ; ou encore l'attention à des thématiques importantes au plan psychologique, mais avec d'inévitables répercussions sur le plan spirituel, comme l'auto-identité, l'estime de soi ou la réalisation de soi ; ou enfin, la valorisation des qualités humaines, avec un certain sens de la gratification personnelle, du goût de vivre... retenus à tort, par une certaine conception de la vie spirituelle, comme étrangers, voire contraires à une authentique vie dans l'Esprit. Ce phénomène a certainement contribué à l'entrée des sciences humaines dans nos sphères formatives.

Mais on a aussi couru des risques considérables, risques d'erreurs de perspective, d'accentuations excessives, de déséquilibres d'évaluation, d'unilatéralismes exaspérants, avec des conséquences assez lourdes. Voyons-en quelques-unes, toujours au plan de la formation sacerdotale et religieuse.

Aspects contradictoires : le talent comme limite

Quand l'objectif est seulement ou surtout l'auto-réalisation, le talent personnel est surévalué et tout est envisagé dans la perspective de le réaliser, comme si c'était la chose la plus importante et l'aspect le plus considérable de l'identité personnelle. Le choix vocationnel, par exemple, se fait à partir des propres talents. Le sujet ne pourra choisir (ni se choisir) hors de ces talents, ni, par la suite, faire aucun choix ou accepter aucune proposition s'il n'est pas certain de pouvoir réaliser parfaitement les prestations escomptées, sans plus avoir la liberté de risquer, de tenter des choses nouvelles, de viser plus haut. Et le talent devient ainsi, paradoxalement, comme une limite à la réalisation personnelle, tandis que l'individu qui voulait s'auto-réaliser se condamne à s'auto-répéter de façon compulsive.

Dépendance du rôle ou du résultat

De plus, celui qui fait de l'auto-réalisation son but dans l'existence risque, sans s'en rendre compte, de devenir dépendant d'une foule de

choses, situations, personnes, environnement... et par-dessus tout, sa propre estime dépend du rôle qu'il exerce et du contexte où il peut manifester ses dons. Détaché de l'un et de l'autre, il ne se retrouve plus lui-même et se sent nul, il va devenir toujours plus dépendant, jusqu'à l'excès, du résultat positif et de l'approbation sociale, craignant l'insuccès comme un échec personnel et soignant avec une extrême attention son image sociale comme ce qui lui donne son identité, avec tout ce que cela suppose (carriérisme, mise en valeur, compétitivité et rivalité dans les relations, envie et jalousie...). Évidemment, il aura beaucoup de difficultés à reconnaître ses propres limites morales, et à vivre une authentique conscience de son péché, puisque cela précipiterait trop bas l'estime de soi déjà si fragile, avec comme conséquence de ne jamais faire l'expérience de la miséricorde de l'Éternel, et donc de devenir, en pratique, un être anti-social.

De l'auto-réalisation au complexe d'infériorité

L'impression de mourir de soif. C'est ainsi que la tension vers la propre auto-réalisation produit ou risque de produire un sentiment et un complexe d'infériorité.

Il suffit d'un peu de saine psychologie pour comprendre pourquoi l'être humain ne se trouvera jamais s'il se cherche trop, il ne satisfera jamais son besoin d'estime en en faisant l'objectif immédiat et prioritaire de sa propre action. De l'extérieur, les résultats de ses prestations ou les promotions reçues sur le terrain vont lui apporter la solution d'un problème interne, comme celui de son identité et de son accomplissement. L'illusion sera d'autant plus marquée si l'être humain en question a choisi de se consacrer à Dieu, à l'image de Celui qui ne s'est pas cherché lui-même ni sa propre gloire, mais le salut des hommes et la gloire du Père, les réalisant tous deux (et se réalisant) quand il fut élevé de terre, sur cette croix qui est le sommet mystérieux de toute authentique réalisation de soi ! Disons que le modèle de l'auto-réalisation ne s'est certainement pas « éteint » avec la période de l'immédiat après-Concile Vatican II, et qu'il se porte encore très bien ! Il est important de souligner qu'il possède un pouvoir de séduction notoire, soutenu et promu qu'il est par une culture qui pousse toujours plus dans le sens du subjectivisme solipiste, comme une tentation qui n'épargne personne, et qui, comme toute vraie tentation, est perfide et trompeuse, et ne se laisse pas reconnaître comme telle : est-ce que les talents personnels ne sont pas des dons de Dieu à exploiter ? De fait, la limite est très subtile entre l'usage des dons personnels pour le Règne et leur appropriation narcissique. L'équivoque de l'auto-réalisation continue encore

à tromper l'esprit et le cœur de qui est appelé à se consacrer à Dieu, comme une voie sans issue, ou un sentier interrompu. Dans le temps de la formation initiale, il est fondamental de clarifier le sens de l'identité et d'indiquer un chemin qui conduira à la certitude d'une identité substantiellement positive et stable².

4. Modèle de l'acceptation de soi

Une manière évidemment plus objective et réaliste, par rapport aux modèles précédents, de considérer le monde intérieur et intrapsychique, est celle qui est constituée du modèle que nous pourrions appeler « de l'acceptation ». Le mot vient de la sphère psychologique et psychothérapeutique, en particulier de la sphère de la psychologie humaniste, et consiste à souligner l'importance de se regarder avec un œil bienveillant, sans les auto-condamnations venues du modèle de la perfection, qui, lentement, conduisent à une maigre estime de soi, voire au refus de soi, et sans les frénésies narcissiques du modèle de l'auto-réalisation qui finissent par être déviants en face de l'idéal sacerdotal et religieux. Mais la logique de fond est encore et toujours celle du « moi » qui reste dans son monde, celui de l'« auto ».

Connaître sa propre réalité et négativité

Plus précisément, selon un tel modèle, toute la réalité personnelle intérieure (le moi soi-disant actuel) sera avant tout reconnue, donc identifiée aussi et surtout dans sa composante négative, celle qui n'était pas directement dans la perspective du moi idéal. La reconnaître veut dire lui donner un nom précis, comprendre où on est particulièrement fragile, identifier les zones de ses propres esclavages et vulnérabilités.

C'est pour cela que l'importance de cette étape est évidente dans un chemin authentiquement éducatif, où la première chose à faire est, précisément, de reconnaître les inconsistances, les zones de la personnalité particulièrement fermées à l'action de l'Esprit, au niveau conscient et inconscient, et donc, où on doit travailler, et ne pas se limiter à excommunier et prétendre les détruire, en ayant peut-être l'illusion d'y être parvenu. Il est évident que, plus précise sera l'identification des propres faiblesses, plus efficace pourra être le travail de purification et de conversion.

² Cf. L. BOFF, *Francesco d'Assisi. Una alternativa umana e cristiana*, Cittadella, Assisi 1982, p. 192.

C'est à ce moment que devrait débiter la seconde phase, celle de l'acceptation véritable et personnelle. Qui est plus claire, peut-être, quant à ce qu'elle n'est pas, que quant à ce qu'elle est.

Reconnaître sa propre condition de créature

Accepter et s'accepter veut dire avant tout ne pas prétendre éliminer sa propre composante négative, ne pas avoir la présomption de l'éliminer par ses propres forces, d'un point de vue croyant, et encore moins croire qu'on pourra programmer des moments pour résoudre chaque problème, au point de ne plus se rendre compte du moindre rappel ou stimulus de sa propre immaturité. Ce serait des attentes irréalistes, qui pourraient ne jamais avoir à se confronter avec la réalité.

Le modèle de l'acceptation souligne l'exigence de reconnaître dans ses propres limites le signe de sa limite existentielle, de sa propre nature de créature, quelque chose qui est destiné à demeurer pour toujours et donc, vouloir le combattre avec l'intention et la certitude de l'éradiquer, n'aurait aucun sens. Sur le plan plus précisément de la foi, cette limite peut être vue comme ce qui permet de retrouver sa véritable identité, comme ce à travers quoi passera le mystère de son propre « moi » ; mais qui est aussi ce qui me met à genoux et me force à supplier Dieu pour qu'il ait pitié de moi pécheur ; enfin cette limite me rend capable de vivre, et de vivre avec les limites des autres, sans jamais m'en scandaliser, sans jamais me croire supérieur à personne, sans me raidir ou me durcir devant la faiblesse du frère.

Risques et contradictions : immobilité et médiocrité

Mais un tel modèle cache aussi un risque, fondamentalement lié à la fermeture du « moi » à l'intérieur de soi, et à une lecture seulement immanente de sa propre réalité : le risque de l'acceptation de soi peut provoquer une sorte de consentement tacite et pratique à sa propre négativité, comme une auto-absolution toujours plus pacifique et tranquille, ou à ce que la psychologie moderne appelle situation d'« ego-syntonie », c'est-à-dire de progressive auto-justification de sa propre situation, avec la perte parallèle de la conscience pénitentielle, ou avec le danger de perdre le sens de la faute et surtout la conscience du péché (limite psychologique qui est pourtant différente de la limite morale) avec tout ce que cette conscience signifie : douleur, amertume, repentir, honte, ferme propos... D'ailleurs, personne ne nie que c'est justement la culture dans laquelle nous vivons, une

culture toujours plus nivelée sur l'indifférence éthique, qui va jusqu'à se moquer de qui se culpabilise et ne croit pas ceux qui se repentent ; (pseudo)-culture qui ne sait plus distinguer le bien du mal, et n'ose plus demander des renoncements et des sacrifices pour sortir de certaines habitudes et s'en corriger.

Un autre effet néfaste d'une telle culture accommodante et créatrice de confusion serait, en fait, avec l'attitude ego-syntonique vis-à-vis des propres faiblesses, la perte de la motivation à changer, à se convertir, avec comme conséquence des situations d'impasse, d'immobilité au niveau psychologique et spirituel. Pourquoi changer et se convertir, en fait, si l'objectif plus ou moins implicitement admis est l'auto-acceptation, qui est tellement plus simple et facile quand on s'entend dire et répéter que le summum de la vie est d'« être soi-même ». Donc, quelquefois, l'acceptation de soi met en route un processus mental qui va jusqu'à conditionner la conscience et ses jugements, faisant admettre comme licite ou tout au moins pas si grave, tel ou tel comportement.

Une conséquence tout aussi grave qu'inévitable, encore qu'elle soit rarement mise en évidence, c'est la médiocrité. Le modèle de l'auto-acceptation rassure et tranquillise, ne provoque ni ne met en crise de façon salutaire ; et si elle devient point d'arrivée ou modèle implicite de formation, elle ferme, en pratique, tout chemin vers l'avant, mettant la personne en condition de se contenter du point où elle est arrivée, lui donnant l'illusion d'être... soi-même, et la convaincant qu'elle ne peut pas plus, et même, lui fait comprendre que faire un effort pourrait nuire à sa santé, et sembler artificiel.

Il est bon de se souvenir encore aujourd'hui que l'acceptation de soi est proposée et indiquée par une certaine psychologie comme la solution de tant de problèmes, comme un point d'arrivée conclusif, mais est prise pour je ne sais quelle découverte innovante et stratégique, tandis que, sur le plan spirituel, on la confond avec la véritable humilité, avec l'abandon et la remise de soi entre les mains de Dieu. Il est important de savoir distinguer, sur le chemin de la formation initiale, l'authentique acceptation de soi. Celle-ci est simplement une étape qui ouvre au courage de changer et de poursuivre le chemin, elle est un élément de croissance, et non d'immobilité statique et passive. L'humilité chrétienne n'a rien à voir avec l'inertie et le manque d'initiative : l'humble est créatif et ingénieux, surtout parce qu'il sait en qui il se confie et sur qui il peut compter.

Si donc le modèle de la perfection privilégie le moi idéal avec la rigueur de ses objectifs, alors que le modèle de l'auto-réalisation

réduit tout à la mesure des dons et des qualités personnelles du sujet artisan de soi-même, le modèle de l'auto-acceptation semble accentuer de façon extrême (et rassurer) le moi actuel sans aucune tension vers la croissance et la conversion, et montre donc toute son insuffisance et son ambivalence sur le plan de la formation.

5. Modèle de l'intégration

Une nette avancée par rapport à la praxis de l'auto-acceptation, comme à celle des deux autres modèles, est le modèle de l'intégration. D'une part, un tel concept s'appuie en particulier sur le progrès ultérieur des sciences humaines et de la psychothérapie, qui découvrent toujours plus la fonction simplement instrumentale et non finale de l'acceptation de soi, et d'autre part, qui manifestent aussi l'entente toujours meilleure entre ces sciences et les disciplines classiques de la formation spirituelle, en étant à la fois théologique et psychologique.

L'image qui pourrait en quelque sorte visualiser l'idée de l'intégration est celle d'un cercle ou d'un mouvement concentrique qui englobe et intègre le réel autour d'un point central. Donc, la stratégie de l'intégration parcourt une tout autre route que celle que poursuivait la perfection, et, en même temps, va bien plus loin que l'objectif, soit de l'auto-réalisation, soit de l'auto-acceptation. C'est la stratégie du « noyau », qui implique la présence d'un centre capable de recueillir autour de soi la réalité circonstancielle, en l'attirant et en lui donnant du sens, en la purifiant et en l'enrichissant, en lui donnant une nouvelle orientation et en la valorisant au maximum. Intégrer est une réalité complexe, qui désigne une variété d'opérations : compléter et donner un achèvement, attirer, perfectionner, créer de l'unité autour d'un centre, recueillir ou rassembler, corriger ou réorienter, mais aussi illuminer, donner du sens, vitaliser, réchauffer, renforcer, cicatriser...

Dans le cas d'une personne en formation, un tel noyau central tend à assumer toute la complexité du *logos*, de l'*eros* et du *pathos*. La personne qui chemine vers l'intégration cherche à créer un noyau, en partant d'un centre vivant, d'une intuition de base, d'une valeur – en dernière analyse – dans lequel elle reconnaît son propre moi et celui qu'elle est appelée à être. Elle ne part pas de l'idée d'abolir quoi que ce soit de sa propre humanité, tout au plus se propose-t-elle de faire tourner toutes les impulsions de la vie autour de ce centre vivant, comme les satellites autour d'une planète.

Son effort, et il s'agit réellement d'un effort, avec la fatigue et le renoncement qu'il implique, se trouve précisément dans le fait

d'équilibrer entre elles ces impulsions, de les orienter, en les dosant pour atteindre l'objectif central et final, en retranchant progressivement de celles-ci tout ce qui n'est pas conforme à cet objectif. La personne n'a pas de peur préconçue des passions, elle les affronte, ou apprend à les affronter, si possible avec naturel, comme faisant partie de sa nature. C'est comme si elle travaillait sur deux fronts, au centre et à la périphérie : au centre pour retrouver toujours son identité en ce point vital qui a pouvoir d'attirer et de donner sens à tout, à la périphérie pour approcher toujours plus chaque fragment de son être et de sa vie, de ce centre vital.

Elle n'a pas la présomption d'annuler quoi que ce soit et n'a même pas l'illusion de pouvoir le faire ; bien plus, elle a des raisons d'espérer que, un peu à la fois, la négativité, ainsi accueillie et provoquée, confrontée et filtrée, perde de sa virulence et se comporte comme un fauve apprivoisé.

D'autre part, elle sait aussi qu'elle ne peut laisser les choses comme elles sont, se contentant de prendre acte de ce qu'elle est et de ses propres défauts. Elle travaille sur eux, en deux phases : l'une négative et de purification, l'autre positive et de découverte du sens profond.

Les deux phases

La première phase, négative, implique l'effort du renoncement, de savoir dire « non » à certaines prétentions instinctives. Le sujet doit apprendre à leur résister, parce qu'il les sent en désaccord avec sa propre identité et sa vérité intérieure, avec ce qu'il veut réaliser et devenir (il les sent plutôt égo-aliénantes que égo-syntoniques), il en souffre, et fait tout pour les maintenir sous contrôle et ne pas en être dépendant. Il ne se reconnaît pas en elles.

En même temps, ou en une seconde phase positive, il trouve en ce contraste un sens fondamental de la vie et de son chemin de formation. Ou même il les utilise pour reconnaître sa propre pauvreté devant Dieu et devant les autres, pour expérimenter cette miséricorde qui est à l'origine de la vie et de toute relation, pour ne pas se penser meilleur que qui que ce soit, et pour savoir compatir aux infirmités d'autrui, pour ne pas se prendre trop au sérieux et se libérer des manies narcissiques.

Et si, malgré ses efforts, il retrouve et reconnaît au-dedans de soi la racine de son mal, non seulement il accepte son impuissance, mais il va jusqu'à y cueillir une mystérieuse présence de la puissance de la grâce. Son expérience, en fait, n'est pas l'acceptation passive et

confortable de celui qui ne connaît aucune tension intérieure et qui reste tranquille dans sa médiocrité, ni la rage narcissique de qui, – malheur à moi ! – s'est découvert faible et pauvre, mais elle est l'expérience reconnaissante et forte de qui a lutté surtout avec son égocentrisme, s'est progressivement libéré de ses songes auto-perfectionnistes et est devenu un espace toujours plus libre pour Dieu, le trois fois saint, espace finalement habitable par Celui qui peut faire de grandes choses en qui s'est vidé de son propre moi, le Dieu qui est Tout Puissant en qui a expérimenté sa propre impuissance.

À cette étape, cette pauvreté combattue et offerte, désormais habitée, est intégrée, ou se découvre riche de sens, donc à ne pas faire disparaître absolument. Elle devient même toujours plus fonctionnelle en vue d'un projet de formation, elle a une énorme valeur de libération, elle devient une confrontation incontournable et une preuve digne de foi de l'authenticité du chemin, elle est comme une présence constante qui vous rappelle quelque chose qui ne peut plus être oublié d'aucune manière, ou mis entre parenthèses. Quand ce jeune, actuellement en formation, sera demain apôtre, il annoncera l'évangile de la miséricorde non comme un docteur de la loi, ou un superman de l'esprit qui est là pour enseigner les autres, mais comme un « guérisseur blessé », avec la conscience totale et douloureuse de sa faiblesse, avec la force convaincante de qui a fait l'expérience pour soi-même de la grandeur et de l'abondance du pardon, signe d'un amour qui l'a précédé et aimé le premier, et par chance, qui ne se mesure pas à ses mérites. Ce sera comme une intégration continue, dans un processus de formation permanente, dont le point d'arrivée est l'attitude de Paul, qui se vante de ses propres faiblesses (cf. 2 Co 12, 10).

Les deux dynamismes

Mais ce n'est pas tout. L'énergie acceptée et progressivement libérée renforce le pôle positif, objet de la motivation consciente. Il y a un double mouvement : du centre à la périphérie et de la périphérie au centre. Grâce à ce dynamisme réciproque, l'ancrage sur les valeurs ultimes et transcendantes rend le sujet libre d'accueillir les autres dimensions de son être, la vitalité qu'il en reçoit devient moyen et instrument pour vivre plus intensément la passion centrale de sa vie.

Le résultat est le profil d'un saint, d'un homme intégré, maître de ses énergies parce qu'il a péniblement appris, pour ainsi dire, à les tenir toutes par les rênes ; capable de tendresse et de gestes profondément humains parce qu'il n'a pas été rendu rigide par la rationalité

et le contrôle, et n'a pas non plus été dévié par un subtil narcissisme ou par ces présomptions de suffisance perfectionnistes qui se moquent de tout ce qui est émotionnel ; capable de désirer le bien et de se laisser attirer par lui, parce qu'il n'a pas tué ses désirs et sa capacité d'aimer par peur de ne plus savoir suffisamment contrôler la partie « inférieure » de soi ; libre de donner et de recevoir, d'aimer et d'être aimé, de choisir et de renoncer, de mystique et d'ascétique.

Pour parvenir à cette intégration, qui n'est offerte en cadeau à personne et n'est pas non plus le fruit d'une synthèse simplement théorique, il faut savoir reconnaître et expérimenter les anges et les démons qui cohabitent dans notre vie. L'intégration est le fruit d'avancées et de reculs, d'ascensions et de chutes, de renoncements et de récupérations, jusqu'à une cristallisation en un centre fort qui attire et harmonise tout.

Quand le saint se dit pécheur très vil, indigne du salut et de Dieu, il dit la vérité, parce qu'il parle de la dimension des ombres, de ces méandres sinistres dans lesquels habitent, enchaînés, nos démons. Dans un projet de sainteté qui tient compte avec réalisme d'un certain modèle anthropologique, dans lequel l'homme n'est ni saint ni pécheur (mais les deux à la fois) ils sont enchaînés, mais ils ne sont pas morts, et il faut continuellement les intégrer pour que leur force ne bouleverse pas l'équilibre de qui est en formation, mais l'aide à grandir en direction de la terre promise, c'est-à-dire de sa propre identité, comme Dieu la veut³.

La croix comme pôle central

L'élément décisif d'un projet de formation qui s'inspire du modèle de l'intégration, est constitué évidemment par un pôle central dont la valeur, l'idée, l'expérience, la conviction, ont été intériorisées par le sujet en se les appropriant toujours davantage, et duquel, en même temps, il tire l'inspiration de sa conduite et de ses aspirations, comme si c'était le pivot et le point d'appui de sa vie. D'un côté, c'est ce qui soutient sa vie et la fortifie, mais de l'autre, c'est aussi ce qui la provoque comme un point de référence constant, un perpétuel critère de discernement, un dénominateur commun qui, en quelque sorte, contient et exprime les diverses dimensions de la vie d'un prêtre ou d'un consacré, mais qui a aussi besoin de toutes les dimensions de la vie humaine.

³ L. BOFF, *Francesco d'Assisi*, p. 192-193. Le modèle de l'intégration est substantiellement l'idée fondamentale de l'ouvrage de F. IMODA, *Sviluppo umano. Psicologia e mistero*, Piemme, Casale Monferrato 1993.

Concrètement, il s'agit ici de la personne du Fils, de son mystère de mort et de résurrection, de sa Pâque, de ses sentiments, comme nous l'avons déjà dit, de son cœur de Serviteur et de Bon Pasteur.

Cette référence théologico-spirituelle est aussi le pôle névralgique qui fonctionne comme un élément intégrateur. Ce devrait être le cœur même de la vie sacerdotale ou consacrée, son centre vital, ce qui l'anime et en constitue l'identité, et qu'il est indispensable non seulement de découvrir et de proposer clairement dans la formation initiale, mais qu'il faut aussi articuler pédagogiquement comme pôle d'attraction et de traction psychique. En d'autres termes, le processus d'intégration psychique peut se réaliser seulement autour de ce qui a déjà été posé, au moins de façon théorique, comme centre de la vie chrétienne et de l'identité de la vie consacrée et sacerdotale, et c'est précisément le Christ, parce qu'il a plu à Dieu le Père, de faire du Christ « le cœur du monde, le centre non seulement du cosmos, mais de la vie de chaque être vivant, parce qu'en lui il nous a choisis, bénis, prédestinés, rachetés, récapitulant en lui toutes choses, faisant la paix avec tous les êtres par le sang de sa croix » (cf. Ep 1, 3-10 ; Col 1, 15-20) ; puisque le Verbe s'est fait chair, « non pour abolir, mais pour accomplir » (Mt 5, 17-18) afin que « tout soit accompli ».

À cette centralité théologique du Christ doit toujours davantage correspondre une centralité, pour ainsi dire, psychologique ou psychopédagogique, qui n'est autre que ce processus de « récapitulation » et de pacification dont parle Paul. Opération complexe, qui part de loin et qui ne peut pas ne pas durer toute la vie, mais qui peut et doit nécessairement commencer lors de la formation initiale.

Il s'agira alors de mettre véritablement la croix au centre de la vie du jeune, quasiment de la planter dans son cœur, pour qu'il découvre progressivement comment seule la croix du Fils, ce signe de l'amour plus grand, élevé de terre, peut donner sens à tout, vraiment à tout, au passé et au présent, aux limites personnelles et aux faiblesses, à l'impuissance et au péché, à la vie et à la mort, à la souffrance et à l'amour, à son choix vocationnel et à chaque choix de vie ; parce que seule la pâque du Seigneur peut transformer le mal en bien, l'absurde en chose sensée, l'offense reçue en purification radicale, la maladie en participation responsable au salut, la mort en vie. Seul l'amour surgi de la croix peut juger l'histoire personnelle et orienter l'amour, former la conscience et illuminer les yeux de l'esprit, faire affleurer ce qui est inconscient et « in-confessé », blesser et guérir, révéler l'authentique mystère de la sexualité et l'ordonner, en dire la nature et la richesse, dévoiler les illusions et les fards, les défenses et les réticences de l'égoïsme humain, révéler que l'amour porte les

stigmates, et que s'il n'en a pas, ce n'est pas un véritable amour : la croix est la vérité de la vie⁴.

C'est pourquoi elle attire tous et tout : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (Jn 12, 32). C'est pourquoi elle recompose et réunit ce qui était divisé, aride et dispersé, et tout fragment de vie et d'humanité (cf. Ez 37, 1-15) ; « rien n'échappe à son ardeur » (Ps 18), puisque la croix est ce centre vivant et chaleureux autour duquel le jeune doit progressivement apprendre à faire tourner sa vie, ses impulsions, ses limites, ses sentiments, ses instincts, ses désirs, ses projets, ses passions, ses rêves, ses relations, etc.

C'est sur cette icône que le jeune en formation doit continuellement fixer son regard tout au long de son chemin de formation, (cf. Jn 19, 37), comme les Hébreux dans le désert.

Padri Canossiani
Via s. Bakhita,
I – 37142 POIANO (Verona)

Amedeo CENCINI, fdcc
Professeur à l'Université
pontificale salésienne

⁴ Cf. A. CENCINI, *La croce, verità della vita*, Milano 2001.